

Geneviève Allegret-Boyer
Sylvie Koest

LA SERRE

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0482-3

© Prénom Nom de l'auteur : Geneviève Allegret-Boyer,
Sylvie Koest.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet Ebook.

Vergy, très, très longtemps après,

Cher Monsieur mon Créateur,

Comme vous le dites si bien voilà plus d'un siècle, je fus fidèle à ma promesse. Je ne cherchai en aucune manière à attenter à ma vie. Mais, trois jours après Julien, je mourus en embrassant mes enfants.

Je mourus à cette vie. Je ne mourus pas à la vie. J'en tiens pour preuve l'absence de mon corps inanimé, dont vous auriez souligné la blancheur. J'en tiens aussi pour preuve le silence sur mes funérailles que vous auriez rendues à la fois discrètes et poignantes, dans un Verriers pudibond et gêné. Votre prolixité en aurait épaissi l'atmosphère. Vos descriptions auraient arraché des larmes à ceux qui ne méprisent pas les femmes infidèles. Vous vouliez vos héros immortels. Et, si à votre cœur, je ne puis remplacer Julien, je vous assure que cette immortalité, vous me l'avez donnée.

Après votre point final, je me retirai à Vergy, dans cette chambre rose qui m'avait vue naître à la vraie vie. Ma porte fut murée par Monsieur de Rénal. Son cœur, déjà si sec, s'était encore un peu plus racorni sous l'effet de l'affront. L'espace d'un passe-plat fut aménagé à hauteur de la main d'Elisa : on la savait haineuse à mon égard, la mort de Julien n'ayant altéré en rien sa jalousie. Ainsi, l'on me condamnait au silence éternel. Je restai là des jours, des années, des siècles.

Le but de cette lettre, que j'ose enfin vous adresser, n'est ni de vous séduire ni de vous déplaire. Je ne souhaite pas non plus compléter votre œuvre car, de cela, nul n'est capable. Je veux...Voyez-vous ? Je parviens aujourd'hui à dire «je veux». Je veux seulement éclaircir quelques points, remplir quelque silences, dissiper quelques doutes. A vous, et à vous seul, je dois les raisons de mon abdication. Vous avez vu en moi une femme ignorante, une riche héritière élevée au couvent, trop pressée d'oublier le peu qu'on lui avait appris. Vous ne vous trompiez pas. Mais votre humble héroïne abandonnait son être. Ce faisant, elle en avait conscience...sans que vous le sachiez.

Vous m'avez donc créée insouciant par ignorance, belle sans provocation, discrète, appliquée à remplir des devoirs simples et exigés par d'autres, aimable sans passion, pieuse sans dévotion, sociable et jamais familière, riche sans ostentation. Vous m'avez faite épouse tendre sans amour, mère irréprochable sans autorité aucune. Ma vie se déroulait comme une promenade d'après-midi sur le cours de la Fidélité. Je possédais des biens mais n'en disposais pas. Je conversais avec tous ne parlant à personne. J'approchais mes semblables mais ne les touchais pas. Je souriais à tout mais ne riais de rien. J'étais heureuse sans savoir ce qu'était le bonheur.

Dans ce monde figé, j'allais de ma demeure à ma résidence champêtre au gré des saisons, dans cette montagne pas encore tout à fait haute et dont on ne sait dire si elle est jeune ou vieille. Vous avez doté mon époux d'un emploi du

temps très lourd et je vous en remercie. Ainsi, il me laissait le loisir de choisir la couleur des rubans et des roses. J'aurais pu, sans votre intervention, traverser les ans sans violence. J'aurais pu voir mon visage se rider peu à peu, ma taille s'épaissir, mes cheveux grisonner puis blanchir sans être plus troublée que le Doubs en été. J'aurais pu, sans votre intervention, rester sourde, insensible et muette. J'aurais pu, sans votre intervention, mourir âgée, sereine dans les bras du bon Dieu.

Or, vous m'avez infligé les tourments sans limites d'une passion sans bornes. Vous m'avez abandonnée à un homme trop jeune, trop beau, trop exalté, trop pâle, doté de qualités pour le moins surprenantes. Vous, cher Créateur, n'avez relaté de cette rencontre que douleurs puis remords. Moi, dans le même temps, j'éprouvais les délices de l'abandon.

Dès notre première rencontre, je quittai sur l'instant ma belle humeur égale. Un léger pincement me surpris : mon coeur ne se contentait pas de rythmer ma vie sans que j'en aie conscience. Le précepteur de mes enfants n'était pas sévère : il ne les punirait point. Il était à peine plus âgé qu'eux. Son aspect me troubla. Pour la première fois, je vis un homme qui n'avait pas revêtu de soutane, qui n'arborait ni la bedaine d'un maire ni les bajoues d'un sous-préfet. Sa timidité m'étonna. Pour la première fois, j'entamai une conversation où il ne fut pas question des prochaines élections, des fréquences de la confession, des hausses des loyers et des bénéfices dégagés des rations destinés aux prisonniers. Pour la première fois, un homme m'écouta, les yeux baissés, attentif. Spontanément, je l'appelai "Monsieur". Pour moi,

c'était faire preuve d'audace, puisqu'il n'était guère plus qu'un laquais.

Pour la première fois, je rougis. Mon teint, généralement si pâle quoique éclatant à ce que l'on disait, se brouilla quelque peu. Quoi mon coeur ! Quoi mes joues ! Je ne vous avais donné aucun ordre et vous agissiez sans ma maîtrise, animés d'une vie qui se manifestait hors de mon contrôle ! Julien vit mon émoi et en fut surpris... autant que moi, je pense. Sur un mot de lui, peu m'importait lequel, j'éclatai de rire. Pour la première fois, les sons de mon propre rire parvinrent à mes oreilles comme s'ils émanaient d'une gorge étrangère. De plus en plus troublée, je n'eus de refuge que dans la fuite, une fuite précipitée. Quoi mes jambes ! Je ne vous avais pas commandé cette hâte. Pourquoi changer si brusquement mon allure ? D'habitude, elle était si modérée ! Pourquoi ne plus mesurer mes pas ? Je savais qu'il y en avait soixante, du bout de l'allée au milieu du salon. Sur toute la distance, mes pieds ne firent qu'effleurer le gravier puis le marbre. Pour la première fois, j'entrai dans ma maison sans réajuster les plis du rideau jaune de la porte-fenêtre, sans tapoter le coussin moiré de la bergère, sans redonner au bouquet ornant le guéridon sa forme initiale. Ma légèreté fut brève. Je pesai de tout mon poids sur le bras du fauteuil quand je m'y abattis. Pour la première fois, et sans qu'il ne fasse chaud, je sentis sur mon front des perles de sueur, et j'étais essoufflée après ces quelques pas. Pour la première fois, mes tempes, qui battaient, me rappelaient qu'un sang, jusque là silencieux, circulait dans mes veines, nourrissant tout mon corps. Ce sang était à moi. Pour la première fois, ce sang me commanda.

Mon coeur, qui n'était plus muet, cogna à mes tympanes tout au long du repas. Mes réponses à Monsieur de Rénal furent sages... en apparence. Son baiser du soir ne m'atteignit même pas. Le coucher fut de même, et j'étais presque absente quand Elisa délaça mon corset, peigna ma chevelure. Je n'avais qu'une hâte : être seule et penser. Enfin étendue sous mon lourd édredon, mon sang se fit plus calme. Je retrouvai, pour un temps, la mesure qui façonnait ma vie et cette sorte de sérénité qui, dans un pays si morne, s'érigait en besoin. Je voulais profiter d'un instant de répit pour ordonner, un tant soit peu, mes idées. Pourtant, je n'y parvins pas. Dans mon nouvel esprit, il n'y avait plus d'idées ; il n'y avait que des rêves.

Cher Créateur, vous qui vous adressez au lecteur directement, au gré de vos envies, sans appréhender de couper le récit, tolérez, je vous prie, que j'agisse de même avec vous. Le trouble où vous m'avez plongée n'était point douloureux. Je ne souffrais pas de l'agitation naissante de mon corps. J'en éprouvais les contours comme l'aurait fait un aveugle laissé dans un décor qu'il devait découvrir et j'en humais les effluves comme l'aurait fait un chat devant un gibier inconnu. Cela n'était pas souffrance. Cela n'était pas ni affolement. Cela 'était curiosité, une curiosité plus forte que la peur.

Les mois passaient. Je n'avais d'autre choix que de m'habituer à ma nouvelle personne, celle qui venait de naître. Mon ancienne dépouille, je l'abandonnai, telle une chrysalide. Dans mon cabinet de toilette gisaient, sous mon bidet, ma réserve légendaire, ma pudeur excessive, ma

tendresse familiale, ma pondération sociale. D'une main palpitante, j'avais recouvert ces pauvres vertus d'une fine mousseline. Seul m'accompagnait le remord de préférer Julien à mes propres enfants. Me soutenait encore l'amour de Dieu, mais cet amour était infime comparé à celui me portant vers Julien.

Cependant, le chemin fut long entre ma renaissance et mon abdication. Il fut long et... délicieux. Tout aussi délicieux fut le frisson qui courut sur ma peau quand Julien, placé à table à côté de Monsieur de Rénal, caressa d'un doigt songeur le galbe d'une bouteille de vin de paille. Il renversa ce flacon. Les gouttes répandues sur la nappe furent un soulagement. A partir de ce jour, chaque repas fut une joie, partagé dans l'angoisse. Et notre table devint un théâtre figé où votre héroïne n'attendait que les signes confus de la présence de Julien, sans pouvoir toutefois le dévorer des yeux. Je fus avide des fraises touchées par sa cuiller. Je fus happée par ses lèvres s'attardant au bord d'un bol de lait. Je fus fascinée par la lenteur que mit sa main pour porter à sa bouche un morceau de pain blanc. Je fus émue par la fine serviette qui, sans aucune hâte, essuya son menton. Lui restait innocent, sous le regard sévère de mon époux revêché et les questions complices de mes enfants studieux. J'assumais seule les tourments de mes vices.

Pourtant, un soir, quand Elisa eut fini son travail de servante souillon, Julien osa. C'était à Vergy et, en vous écrivant, cher Créateur, je revois cette scène dans toute sa crudité. Profitant de la tiédeur de l'air, notre petit groupe, auquel s'était jointe une amie très chère, s'était confortablement

installé dans les fauteuils d'osier, sous l'immense tilleul. Grenouilles et criquets rappelaient que l'été nous offrait des instants sans silences. Les quelques torches plantées dans le gravier jetaient sur nos visages une chaude lumière, mais ne suffisaient pas à éclairer nos corps. Les éclats d'une carafe verte, posée sur la table ronde du jardin, inquiétaient. La blancheur de la porcelaine de notre tisanière était atténuée par la vapeur. Ce décor, ces odeurs, les bruissements de la nuit, tout, absolument tout, accroissait notre langueur. Exceptionnellement, Julien s'était placé à mon côté, sous prétexte de discuter des leçons du lendemain : devait-il entamer le programme d'Histoire pour distraire l'aîné de ses thèmes latins ? Mon intention faiblissait et les mots de Julien avaient tendance à prendre la distance des stridulations des criquets. Toutefois, je tenais à l'écart cette somnolence en appuyant mes doigts au tronc rugueux d'un arbre. J'en éprouvais la rudesse, les sillons, les blessures. Sans intention précise, je fis glisser le carré damassé qui protégeait ma robe. Julien le ramassa. Il le fourra dans ma main libre et s'immobilisa. Je sentis, d'une part, le toucher dur du bois et, d'autre part, la douceur de sa paume de Julien. J'avoue, cher Créateur, que mon plaisir était encore accru par la peur d'être découverte par Monsieur de Rénal. Mais, grisé par ses dires, il demeurerait aveugle. A Vergy, cette nuit là, j'abandonnai ma main.

De retour à Verrières, à la fin de l'automne, une scène semblable faillit me démasquer. Mais, dans l'art de paraître, je progressais sans cesse. J'abandonnai mon bras, ma cheville, ma taille sans que ma joie n'éclaire un tant soit peu les traits de mon visage. Je semblais écouter mon mari divaguer sur les prix des terrains quand les paroles de Julien

attendues si longtemps, parvinrent à mon oreille : « A deux heures, je serai dans votre chambre. » Bien sûr, il vint. Bien sûr, je l'attendais.

Cher Auteur, vous avez eu la sagesse de taire nos transports. Je vous en suis infiniment reconnaissante. Sous votre plume, je devins une femme qui n'eut plus rien à refuser. Mais saviez-vous seulement ce que vos mots cachaient ? Cher Créateur, voulez-vous, je vous prie, avertir le lecteur que les phrases qui suivent ne vous trahiront pas. Et, bien ayant depuis longtemps délaissé ma naïveté, ma pudeur, ma fierté, je ne puis aujourd'hui satisfaire une curiosité qui ne manquerait pas de vous nuire. Cette nuit là, dans la chambre rose fermée à double tour, j'abandonnai et mon corps et mon âme. J'apprenais que la chair et l'esprit étaient indissociables puisqu'ils se dissolvaient. Des parcelles de nos êtres envahissaient l'espace. Elles y sont toujours... Et elles me font vivre.

Voilà, cher Créateur, où vous m'avez menée. Quant à Julien, vous l'avez rendu amoureux d'une femme sans force. Vous l'avez poussé à admirer l'aisance de l'argent, la hauteur de la noblesse, ce que son existence même ne pouvait que détruire. Vous ne pouviez ignorer que son approche annoncerait ma perte, que ses caresses n'étaient que des coups portés portés à une forteresse dont la base était déjà rongée par l'Histoire. D'avance, vous saviez que non seulement je n'y survivrai pas, mais que mon univers ne tarderait pas à disparaître, tout comme ceux de ma classe qui redoutaient sans cesse les mouvements d'un peuple poussé au désespoir.

Julien incarnait la vitalité d'une jeune société où les gouvernants, répétait-il à l'envie, ne devraient leur puissance qu'à leurs mérites seuls. Sa foi n'avait d'égale que l'obstination des nôtres à savourer leurs privilèges, à se congratuler l'un l'autre pour des actions sans gloire. La naissance, et donc l'argent et le pouvoir, ne se partageait pas. Mon Julien le savait, n'en désespérait pas, agissait tout de même. Et si nous fûmes deux à vouloir le sauver, ces souhaits furent ceux de deux femmes bien nées, pour qui la vie feutrée, au milieu des nantis, avait perdu tout sens. L'autre, la fière et froide, l'altière qu'exaltaient encore ceux qui étaient vaincus depuis longtemps, eut sa tête. Peu importe ! Jusqu'au bout, ce fut moi qu'il désira le plus. Je pus le consoler en lui disant tout bas que le monde tel qu'il l'avait rêvé tarderait tant à naître qu'aucun de nos contemporains ne pourrait s'y complaire.

Mes derniers jours avec Julien ne pouvaient qu'entraîner ma mort. Pourtant, ils furent si joyeux et sereins que, sans amertume, j'abdiquai mon pouvoir sur le peu que j'avais. J'oubliais, en conscience, ma fortune et mes terres, ma position sociale. J'esquissai même un geste tendre vers un époux que le déshonneur frappait plus fort que moi.

Comme vous le dites si bien, voilà plus d'un siècle, je fus fidèle à ma promesse. Embrassant mes enfants, je sus que ma vie d'après, comme ma vie d'avant, ne me permettrait pas d'attenter à la vie d'une femme immortelle.

Cher Créateur, par-delà mes murs gris, l'univers dans lequel j'abdiquai toute entière n'existe plus pour moi. Le seul abandon qui me reste est celui de humer les parcelles d'amants flottant sur les parois, pour une éternité que vous m'avez donnée.

Votre dévouée, M.

Grenoble, au petit matin,

Ma chère Créature,

Permettez que je vous nomme ainsi, car il me semble alors que vous m'appartenez encore. Dans ce possessif, j'ai l'impression d'effleurer l'être de papier que vous auriez dû rester.

Oui, j'ai pensé sottement qu'une fois l'encre séchée, de vous, il ne resterait rien en moi. Le livre fermé, je pourrais ouvrir les yeux et l'âme sur une histoire autre et surtout qui ne serait pas la vôtre. Mais les mots, ou est-ce l'esprit, je ne sais, n'ont pas fait leur travail.

Un soir, subitement, il y a eu cette évidence. Vous étiez là, en moi, près de moi, vivante encore. Et ce, bien malgré moi, je vous l'assure.

Peut-être que rien n'est achevé ?

Je vous ai privée d'amour, de sens, de plaisirs. J'ai fait de vous une femme vertueuse, enfermée dans son éducation. Et cela, ce crime, mon crime, tout cela venait subitement se rappeler à moi.

Ma chère, ma très chère Créature, me voici vieillissant et, face à cette mort qui s'annonce, je me dois de finir mon œuvre. Je vous ai laissée inachevée.

Autorisez-moi l'audace de vous faire devenir...

Hier vous êtes venue à moi comme une certitude.

Aujourd'hui laissez-moi venir à vous comme une évidence.

HB.

Vergy, presque maintenant,

Cher Créateur,

Ce matin tôt, je l'a vu : un petit carré blanc posé sur le passe-plat. Je l'ai touché longtemps avant de le déplier puis de le lire. Je l'ai senti lisse, souple, mince, très mince. Dans notre Jura, j'ignore quelle fabrique peut étirer autant la pâte et la rendre fine, légère et blanche au point qu'une feuille présente la même consistance que la mousseline.

Ensuite, j'ai défait consciencieusement les huit plis du billet, l'ai étalé sur mon lit et ai passé mes doigts sur votre belle écriture. Avant qu'on ne les lise, vos mots sont sans relief. Oui, vos mots sont noirs et plats. Où avez-vous trouvé une encre aussi noire, sans épaisseur aucune ? Puis, j'ai flairé vos presque paroles. Chose étrange : le papier et l'encre n'avaient aucune odeur. Mais je vous ai senti, vous : gentiane, verveine et tabac. Le relent aigrelet m'a indiqué votre âge et m'a touchée. Portez-vous un bonnet pour écrire ?

Ce n'est qu'après, bien après, que j'ai pu pénétrer vos mots. Sous mes yeux s'étalait mon bonheur, celui de vous avoir hanté pendant plus d'un siècle, d'exister contre votre volonté, de ressusciter à chaque livre ouvert.